

Louis-Elie Clo dit Blondel

(1835-1920)

M. J.-B. Bertrand, dans le « Dictionnaire historique et biographique de la Suisse »¹ et dans les « Archives suisses des Traditions populaires »², a fait une courte mention de Louis Clo dit Blondel. C'était assez pour éveiller la curiosité, d'autant plus que le nombre de ses in-folio conservés aux Archives cantonales ne laisse pas d'en imposer. Il était naturel qu'on voulût en savoir davantage.

En écoutant à Martigny M. Maurice Zermatten présenter le personnage et disséquer son œuvre, ou en relisant ici les fines appréciations qu'il porte sur cette œuvre, plusieurs ont pensé ou penseront qu'il s'est agi d'enterrer une seconde fois le pauvre Blondel, qui n'en demandait pas tant. Ce serait, croyons-nous, méjuger des intentions de l'auteur. A plus d'une reprise, M. Zermatten exprime sa sympathie à Louis Clo, à qui il voudrait adresser un « message amical ». Je ne sais si Zermatten enfant a croisé dans les rues de la capitale la démarche lente du cher vieux ; mais la chose serait, qu'elle expliquerait ce qui est resté d'espièglerie dans le critique d'aujourd'hui, dont la vision un peu taquine reflète si bien celle des collégiens séduits d'avant-hier, pour qui le « Petit Clo » était un type assez curieux.

Le malheur de Clo est d'avoir vécu dans un siècle qui n'était pas le sien. Eût-il œuvré avant la découverte de l'imprimerie, on le saluerait comme un scribe précieux. Mélange de copiste médiéval et de romantique attardé, il ne pouvait être qu'un égaré en son temps. Il avait l'âme d'un primitif, toute de douceur et de bonne volonté, et les pages que M. Zermatten consacre à l'homme sont une école d'honneur dans l'indigence. Cela seul méritait déjà l'attention ; même si l'œuvre devait être sans durée, l'homme attire la sympathie du biographe comme les hirondelles qui passent.

M. Zermatten a cherché dans l'œuvre de Clo une page inspirée ; il ne l'a pas trouvée, en dépit d'une distinction accordée en 1881 par une académie du Midi de la France. Nous aurions mauvaise grâce à contester l'appréciation d'un tel maître, pour qui c'est affaire de métier.

¹ T. II, 1924, pp. 529-530.

² T. XXXII, 1931, pp. 76 et 93, et tiré à part : *Le théâtre populaire en Valais*, pp. 31 et 48.

Mais, à défaut d'inspiration, l'œuvre de Clo peut être utile par sa compilation même. S'il n'a rien inventé, il a beaucoup conservé. On est accoutumé de louer Polemius Silvius qui, au V^e siècle, nous a laissé un opuscule contenant, outre les noms des mois chez divers peuples, l'énumération des princes et chefs d'Etat, la division de l'Empire romain par provinces, l'indication des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons, le comput pascal, un répertoire de la ville de Rome, le tout assaisonné de fables poétiques, de rappels historiques, de notions métriques et philosophiques, sans oublier même les cris des animaux¹. Cette littérature tient un peu de l'almanach ; précisément, Clo en édita un en 1889². Un jour peut-être grâces lui seront rendues pour sa compilation. En 1916, Maurice Gabbud rêvait d'une Encyclopédie valaisanne à laquelle toutes les sociétés auraient apporté leur concours, car il ne s'agissait rien moins que de réunir tout ce que l'histoire et l'archéologie, la préhistoire, les dialectes, le folklore, l'anthropologie, la géographie, les sciences naturelles pouvaient donner de lumière sur le Valais³. On le voit Clo n'est point tout à fait un isolé, et son dessein a eu de chauds partisans. Une grande partie de l'œuvre de Clo est intitulée « Histoire nationale » ; c'est presque le titre que Gabbud donnait à son projet : « Une œuvre nationale ».

Le doyen de la Faculté des Lettres de Lausanne, lors de la cérémonie où fut remis le diplôme de docteur honoris causa à M. Eugène Mottaz, le 15 mai dernier, avouait n'avoir jamais pratiqué, si ce n'est à cette occasion, le « Dictionnaire historique du Canton de Vaud », qui est l'ouvrage capital du récipiendaire. C'est mon cas vis-à-vis de l'œuvre de Clo ; je ne saurais donc porter un jugement personnel. Mais à s'en tenir à l'exposé de M. Zermatten, qui trouve dans cette œuvre « ample matière à recensement », cette œuvre, inspirée par les intentions les plus droites, ne sera pas inutile. Sa faiblesse fut, sans doute, d'avoir tout voulu retenir ; mais si les tessons de verre s'y mêlent aux cristaux de roche, ceux-ci conservent cependant leur valeur. L'historien sera peut-être heureux de découvrir dans les in-folio de Clo-Blondel des chroniques ignorées ou des nécrologies oubliées ; les chansons et les légendes feront le bonheur du folkloriste ; et si le poète n'éclate point dans ses strophes, la fraîcheur de son âme apparaît dans son amour franciscain des oiseaux qui eût enchanté Francis Jammes ou Louis Mercier. Le minia-

¹ Mgr Besson : *Recherches sur les origines des Evêchés de Genève, Lausanne et Sion*, 1906, pp. 32-33.

² Cf. L. Imhoff, in *Annales valais.*, mars 1939, p. 493.

³ *Annales valais.*, 1^{re} série, octobre 1916, pp. 4-6.

touriste qui orna, au XV^e siècle le Livre d'heures¹ de Marguerite d'Orléans, fait voleter parmi les fleurs oiselets et papillons. Louis Elie Clo dit Blondel est bien un revenant d'un autre âge...

L. D. L.

Les Sédunois aimaient à l'appeler « Le Petit Clo ». Faisaient-ils seulement attention à lui quand il passait, menu, dans les ruelles de la ville ? On savait qu'il écrivait des vers et qu'il se réclamait hautement de la qualité de poète. On savait qu'il remplissait d'épais volumes de notes et de remarques. Est-ce qu'on a le temps de s'occuper de ces choses futiles ? Il est bon que, dans une république, il existe quelques figures originales, quelques témoins des anciens âges, mais il serait absurde d'attacher quelque importance à leurs travaux. Ainsi, ils s'en vont doucement vers l'oubli. Un jour, ils disparaissent et l'on dit : « Le Petit Clo est mort. » Comme on dit : les hirondelles sont parties. Il y a peut-être un vague regret dans le ton de la phrase. On ne le verra plus clopiner sur les trottoirs. Elles ne virevousseront plus sous les fenêtres. Mais n'a-t-on pas d'autres soucis ? Et les hirondelles nous aident-elles à gagner notre vie ? Au revoir, Petit Clo. Bon voyage ! Tu étais parmi nous comme un étranger, un être un peu lunaire, une apparition de conte moyenâgeux. Tu as rejoint le pays des fables. Pour nous, il faut que nous soyons à huit heures au bureau. Au revoir, au revoir...

Et le Petit Clo dort paisiblement son dernier sommeil depuis vingt-deux ans. Nous permettra-t-on de lui adresser un petit message amical ?

I.

Il naquit dans un temps bien lointain, en 1835. S'il était né à Paris, nous dirions donc de cet enfant que ses premières images sont des images romantiques. Le romantisme est victorieux au théâtre et c'est au théâtre que se gagnent les batailles littéraires. Hugo, Dumas se partagent la scène. Les vieilles perruques n'ont plus qu'à disparaître dans les armoires et les Philistins doivent bien se tenir. Pour peu de temps. Déjà le vent tourne. A l'âge de huit ans, Louis-Elie Clo aurait assisté à la chute des Burgraves. Il aurait sifflé Lamartine à la Chambre, applaudi les manifestes de Chamfleury et de Duranty, se serait abonné au *Réalisme* et aurait applaudi le grand Courbet. Pendant les débats de la Bovary (il a 22 ans), il a de la peine à contenir son indignation. — Que cette Jus-

¹ Biblioth. Nat. de Paris. Cf. *L'Illustration*, 1 mai 1943, p. 266.

tice est canaille ! Un tel chef-d'œuvre... Et Baudelaire, quel géant à côté de Musset !...

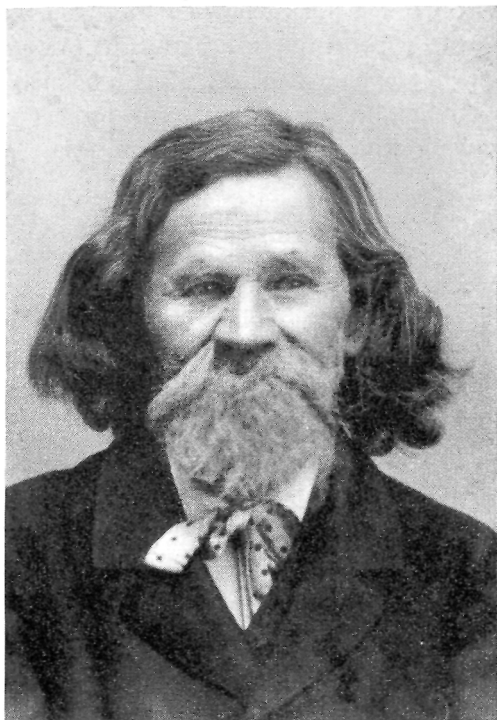
Vous le voyez, il serait amusant de poursuivre ce petit jeu d'une vie imaginaire. Mais Louis-Elie n'est pas né à Paris. Il est provincial, et de ce Valais où les modes arrivent infailliblement avec un demi-siècle de retard. Alors, il y aura en lui comme un écho de l'abbé Delille. Quand il commence à écrire, vers 1865, il n'en est pas encore tout à fait au romantisme. Mais il s'y mettra vite, comme nous allons voir. Au temps de Zola, il cultivera la fleur bleue avec une tendresse touchante. Et alors, il ne la lâchera plus, la tige entre les dents, contre vents et marées. Brave Petit Clo, on ne peut penser à lui sans émotion.

Il est né en 1835, donc, à Sion, j'imagine, mais je n'en suis pas sûr du tout. Il entre au collège de la ville, en tout cas ; il y a, pour maître, un curieux original, Maurice Gaillard, qui bientôt se retirera dans son village pour pouvoir à son aise cultiver du seigle dans son champ et un brin de poésie dans sa liberté. Clo, plus tard, rendra hommage au maître. Ni l'un ni l'autre n'eurent un grand talent, mais ils sont l'un et l'autre de sympathiques visages de notre passé valaisan.

Ce séjour au collège mérite d'être évoqué. Le catalogue de la maison nous apprend que l'élève Louis Clo fréquenta l'établissement de 1851 à 1857. Il n'est pas brillant, il se complaît même dans les dernières places. Cela ne signifie rien, je l'avoue, et pourtant le voici nul en histoire, en géographie, guère plus brillant en latin et en grec. Aussi, une remarque latine affirme-t-elle : « De la bonne volonté mais fait peu de progrès. ».

Termine-t-il ses études par une maturité ? Il ne semble pas. Elève bénévole dans les dernières années, il a dû estimer, finalement, qu'il en savait assez. Nous perdons alors sa trace. Quelques années plus tard, nous le retrouvons occupé à donner des cours aux élèves des arts et métiers. Lui qui obtenait de piètres notes de dessin, le voici qui recommande cette discipline dans un article enthousiaste du *Confédéré*. Il est co-rédacteur de ce journal, fondateur de la société de gymnastique, de la société de Secours mutuel, secrétaire de son frère, l'ingénieur Joseph Clo, chef de section du service de la voirie dans la ligne d'Italie, affirme M. Solandieu dans l'article nécrologique qu'il consacra à notre poète. Et il écrit, il écrit sur tout, avec toujours la même égale bonne volonté. Je pense que l'ingénieur dut quitter la ligne lors de son rachat par les C. F. F. Notre secrétaire doit chercher un gagne-pain, car les articles qu'il adresse aux journaux ne doivent pas lui être d'un grand secours financier. Il devient commerçant mais c'est plutôt sa femme,

j'imagine, qui débite les grands pains de sucre coniques enveloppés dans l'invariable papier bleu de l'avant-guerre. Pour lui, c'est le temps où il débite sa bonne volonté en tomes innombrables qui s'accumulent dans les bureaux de l'Instruction publique et sur les rayons de la Bibliothèque cantonale. Entre 1900 et 1913, il couvre des milliers de pages. Nous verrons tout à l'heure de quoi il s'agit. Puis, le commerce ne rapporte



plus ; sa femme, pour le nourrir et pour nourrir son enfant, devient porteuse de journaux. Lui continue invariablement son métier de scribe. Mais le voici vieux, fatigué et très éprouvé. On lui fait comprendre qu'il est une gêne à la Bibliothèque où il travaillait, debout contre son petit pupitre. Il entre dans un silence patient et doux. Un jour, je vous le disais tout à l'heure, il s'endort paisiblement, comme il avait toujours vécu. C'était en 1920. Il avait 85 ans.

Voilà le peu que je sais de lui. Il serait aisé, certes, d'en apprendre davantage. Sa fille vit encore, à Genève. Son petit-fils est à Sion. Mais il n'est pas nécessaire, me semble-t-il, d'entrer dans plus de détails. En revanche, essayons de l'évoquer tel qu'il fut, tel qu'il apparut à plu-

sieurs générations de collégiens, à plusieurs générations de Sédunois. Ce petit portrait nous permettra de mieux comprendre son œuvre dont je vous entretiendrai finalement.

II.

Une photographie déposée aux Archives cantonales nous montre un visage déjà vieilli et cependant encore alerte. Le nez est fort, la bouche grave et les yeux si petits qu'ils disparaissent presque sous la touffe des sourcils. Rien de frappant dans ces traits d'honnête petit bourgeois à la conscience tranquille, torturé par nul problème métaphysique. Mais voici le trait de génie, voici la poésie qui éclate. Où donc ? dans les cheveux.

Ma parole, je n'ai jamais vu toison si abondante. De lourdes vagues mérovingiennes tombent comme des gerbes croulantes sur les épaules, tombent en un désordre inspiré qui nous promet de grandes choses. Cette tête qui ne nous frappait point tout d'abord, la voici qui s'entoure maintenant d'une sorte d'auréole. La voici qui prend une espèce de grandeur. Sans doute, Vigny et Leconte de Lisle sont-ils plus hautains, plus traqués par le démon intérieur ; ils ne sont pas plus chevelus. O bon, ô brave Petit Clo, doux attardé de la lavalère et de la perruque absalonienne !

Les collégiens le regardaient passer avec l'intérêt que l'on éprouve à cet âge pour tout ce qui est un peu extraordinaire. Été comme hiver, il portait un manteau fraternel, pensant comme les gens d'Evolène sans doute : Ce qui ne laisse pas entrer le froid ne laisse pas entrer le chaud. Il arrivait chaque matin vers la Bibliothèque, menu, frêle et pourtant gai. La vie lui était bien un peu contraire, un peu chiche. A la maison, Madame Clo se plaint de la pauvreté, presque de la misère. Porter des *Fenille d'Avis* et des *Gazette du Valais* n'est pas une profession très rentable. Pour lui, il s'habille en hâte, oublie que la canicule dessèche le coteau, enfille son manteau et gagne à pas comptés, en tirant un peu la jambe, cette retraite où s'évanouissent les vains bruits du monde et les récriminations ménagères : la bonne, la fraîche, la toujours ouverte et hospitalière Bibliothèque cantonale.

Et cependant, jusque là, parfois, le destin s'acharne à le poursuivre. J'ai découvert une lettre adressée au Conseil d'Etat par notre ami. Il se plaint amèrement d'un jeune commis qui ne marche pas avec assez de discrétion dans ce royaume du silence ; des collégiens qui entrent et parlent sans respect pour ce petit vieux qui peine sur un résumé analytique d'un récit de Charles-Louis de Bons ; des barbares

qui arrivent parfois avant lui et occupent la place qu'il s'était réservée. Alors, est-ce que la plus haute autorité du pays ne pourrait pas faire un geste à son égard en lui cédant un pupitre inutilisé qui semble lui faire signe dans un coin de la salle ? Il trouve les plus belles formules pour appuyer sa requête et, vraiment, ces messieurs auraient eu un cœur de bronze s'ils avaient refusé un siège à une vieillesse si laborieuse.

Eh oui, certains jours, notre chercheur perd un peu confiance en lui-même. Non seulement le potage est un peu clair dans la marmite de Madame Clo, mais le papier se fait rare. Et pourtant, qu'il aurait de choses à écrire ! Tous ces drames, toutes ces poésies, toutes ces notes d'histoire et toutes ces nécrologies !... Où prendre ces belles feuilles blanches que l'on peut couvrir de lignes nombreuses ? Plus d'argent et l'on ne peut cependant avoir recours encore à la pauvre femme qui s'use à gagner centime par centime la maigre subsistance. Voilà le grand problème que rumine ce matin Louis-Elie Clo, voilà ce qui le rend si songeur. Sa marche est plus lente, plus appuyée que d'habitude. Et tout à coup, son visage s'éclaire. Le poète viendra au secours du chercheur.

Il entre, il trempe sa meilleure plume dans l'encrier profond, il appelle la Muse à son aide :

PLACET

AU HAUT CONSEIL D'ETAT DU VALAIS.

Très honorés Monsieur le Président et Messieurs les Conseillers d'Etat,

Travaillez, prenez de la peine,
Avait dit un jour La Fontaine,
C'est le fonds qui manque le moins.
Hélas ! chez moi c'est le contraire :
Je travaille pour satisfaire,
Mais le fonds je ne le vois point.

De bien accueillir ma requête
Pour donner à mon âme inquiète
Plus de confiance en l'avenir,
Pour que sans craindre le Cerbère,
Qu'un jour ma lyre fera taire,
Je voie Césame s'ouvrir.

Il me faudrait en abondance
Du papier, pour qu'un peu j'avance
Dans mon étude et mon travail.
C'est pourquoi, je vous en supplie,
Pour que ma volonté se plie
Comme une femme en son sérail,

On dit que dans l'antique Rome
Le peuple réclamait un baume
Pour calmer ses désirs sans fin.
Il réclamait, il réclamait sans cesse
Pour que le Roi dans sa largesse
Lui donnât des jeux et du pain.

Moi, plus modeste, comme supplique,
Puisque l'on vit en république
Où tout le monde est bien portant,
Je ne demande d'autre chose
Et très réelle en est la cause,
Quelques cents sous, je suis content.

Blondel ¹

¹ C'est le pseudonyme pris par Clo, qui signe *L. E. C. Blondel* (Louis Elie Clo Blondel).

Ceci est déjà bien touchant, avouez-le. Mais ce qui l'est plus encore c'est une petite annotation au crayon, au bas de la page, une note à la fois attendrissante et révélatrice. Il est écrit, entre deux grandes parenthèses, 10 frs, et le tout est souligné d'un trait fort. Est-ce l'indignation du dévouement incompris ? Est-ce la gratitude de cette âme délicate et vibrante ? Je ne sais. En tout cas, ces 10 frs, au crayon, me touchent bien davantage que ses vers.

Mais justement, occupons-nous enfin de son œuvre au lieu de vagabonder autour de cette âme si droite, si naïve et si charmante.

III.

Je reviens d'un long voyage poussiéreux accompli sur les lieux mêmes où le Petit Clo édifia une œuvre patiente et vraiment monumentale. Juché sur une échelle des Archives cantonales, j'ai feuilleté 38 volumes manuscrits, 38 gros ouvrages dont certains ont près de huit cents pages, dont tous ont un format de grand livre comptable. Je les ai lus ou parcourus avec curiosité d'abord, avec amusement parfois, avec patience enfin. Chaque fois que je mettais la main sur un nouveau tome, je me disais : Voici l'ouvrage capital. Hélas ! Je n'ai aucune œuvre inouïe à vous présenter. Bien plutôt un vaste labyrinthe de renseignements les plus divers, de notes prises par un esprit qui voulait tout embrasser et qui, finalement, laisse la trace d'une noble ambition servie par des moyens insuffisants.

38 volumes, dis-je. Dans un état récapitulatif des ouvrages déposés à la Bibliothèque cantonale par Louis Clo, l'auteur lui-même fait mention de 50 volumes. Que sont devenus les 12 manquants ? Les recherches entreprises par M. Donnet n'ont pas donné de résultats. Il est possible qu'on trouve un jour cette littérature dans quelque vieux grenier de l'Etat du Valais.

Ces 50 volumes se répartissent en cinq séries.

Dans la première, il y a 1 volume d'histoire et 8 de nécrologies.

Dans la deuxième, 10 volumes de légendes valaisannes.

Dans la troisième, 14 volumes de notices historiques.

Dans la quatrième, 7 volumes de poésies.

Dans la cinquième, 6 volumes de drames nationaux.

Puis suivent, hors série, 2 volumes d'archéologie, 1 volume qui est une encyclopédie valaisanne, 2 volumes d'ornithologie. Ce qui fait 51 volumes ; le compte de l'auteur est donc inférieur à la réalité.

Manquent : 5 volumes de drames nationaux, 2 volumes de légendes, 5 volumes de notices historiques.

Et maintenant, faisons le tour de cette bibliothèque.

IV.

Le premier volume est une *Biographie de NN. SS. les Evêques d'Octodure et de Sion de l'année 381 à 1906*.

Dans sa dédicace au Conseil d'Etat (cet excellent patriote a dédié toute son œuvre, volume après volume, à notre pouvoir exécutif), l'auteur avoue qu'il a consacré quinze ans « en recherches, en vérifications de dates, en analyses..., luttant contre tous les obstacles ». Et il s'étonne lui-même du courage qui l'a poussé à entreprendre une œuvre aussi importante : « Sed audacem fortuna juvat », ajoute-t-il.

L'ouvrage contient d'abord un catalogue de NN.SS. les évêques. Ce catalogue latin provient de la famille Roten. Il fut approuvé par Mgr Roten. Puis, comme pour nous prouver tout de suite qu'en histoire tout est sujet à caution, il publie un autre catalogue, celui du chanoine Briguet, approuvé, celui-là, par Mgr Blatter. Et enfin, un troisième catalogue, celui de la Société d'Histoire de la Suisse romande. Puis, avec une belle patience, il faut bien le reconnaître, il nous rapporte l'histoire de tous les évêques qui se sont succédé sur le siège épiscopal d'Octodure et de Sion.

Je ne suis pas historien et j'ignore la valeur réelle de cette œuvre. Il me paraît cependant que ce livre offre un certain intérêt de vulgarisation. C'est même, à mon sens, le plus intéressant des 38 volumes que nous examinerons rapidement. Il a 457 pages.

Suivent alors, dans cette même série dont le titre général est *Histoire nationale*, les 8 volumes de nécrologies.

« La vie est composée d'adieux » (Châteaubriand), nous est-il rappelé en épigraphe. Le titre complet de cet ouvrage est le suivant : *Notices nécrologiques sur les citoyens et citoyennes utiles à la patrie valaisanne, par Lec Blondel*.

Le premier volume évoque les citoyens et citoyennes utiles à la patrie valaisanne qui sont morts entre 1857 et 1877. Il relate les clauses des testaments, esquisse le portrait des défunts et les recommande à Dieu. 300 pages d'extraits de journaux qu'il s'est appliqué à copier avec une bonne volonté qui nous rappelle ses efforts au collège.

Le deuxième volume recense les décès survenus entre 1877 et 1883¹. Voulez-vous un exemple de cette littérature ?

¹ Voici les périodes qu'embrassent les volumes suivants : III : 1883-1887 ; IV : 1887-1893 ; V : 1894-1899 ; VI : 1900-1906 ; VII : 1907-1910 ; VIII : 1910-1911.

Dans le courant de la semaine dernière est décédé à Sion, après une longue et douloureuse maladie, M. Xavier Wuilloud, négociant, originaire de Collombey, conseiller municipal à Sion. Ses qualités pratiques ont rendu de bons services dans le dicastère des travaux publics. Il emporte dans la tombe la sympathie de ses concitoyens à 52 ans.

Parfois, le chroniqueur se fâche, lorsqu'il s'agit, par exemple, de la mort de l'abbé Henzen que le *Confédéré* attribuait à un mardi gras trop copieux. « Insulter la mémoire de la victime, la rendre suspecte, voilà le dernier mot de l'habileté des bourreaux. » On voit que ses colères ont de la tenue et de la mesure.

Parfois, il fait des retours sur le passé, parfois se complaît à louer la vertu et le patriotisme des femmes elles-mêmes. Voici encore, glané dans le huitième volume, un modèle de nécrologie à proposer à nos journalistes présents :

Rossier Daniel de Grône, soldat du bat. 88. R. D. de Grône est décédé à l'hôpital de Sion atteint du typhus le 6 octobre 1911, âgé de 22 ans. Le soldat Rossier était un bon citoyen et un militaire soumis et respectueux, endurant à la fatigue.

Flaubert doit jubiler dans sa tombe s'il lit, pour charmer ses loisirs, les œuvres de Blondel, nécrologue.

La *Deuxième série* fait partie encore de cette *Histoire Nationale* dont Louis-Elie Clò dit Blondel a entrepris de nous conter les fastes. Il s'agit ici, surtout, de légendes valaisannes. Dans son épître dédicatoire, l'auteur explique rapidement son dessein, en une langue qui ne manque jamais de charme. Cette épître est datée du 15 février 1908, ce qui est plutôt étonnant, car Blondel a l'habitude de faire don au Conseil d'Etat de ses œuvres le 31 décembre. Voici donc le passage qui nous intéresse :

La seconde (série) renferme les légendes et nouvelles valaisannes, récits plus ou moins fantastiques et fabuleux, démontrant les mœurs des temps anciens et leurs usages traditionnels, leurs superstitions...

Ce n'est point une œuvre originale. Blondel n'entend pas faire la chasse aux vieux récits pour les rajeunir par une version personnelle. Il préfère rassembler des recueils existants, celui des chanoines Ruppen et Tscheinen en particulier, ou consulter des almanachs, et il copie fidèlement, sans rien ajouter, les longs récits qu'il trouve.

Cependant, quand le conte est véritablement trop long, Blondel en fait un « résumé analytique », comme il dit. J'ai bien peur, cependant, que ce résumé, entouré de vagues commentaires, ne soit plus copieux encore que l'original. C'est le cas, par exemple, des *Aventures de M. de Badenthal*, de C. L. de Bons, aventures que le copiste a illustrées à l'aide

de cartes postales collées avec de la grosse farine sur les pages de son manuscrit.

Ce serait tout un chapitre qu'il faudrait ouvrir, entre parenthèses, sur la présentation de ces manuscrits. L'écriture de Blondel était assez claire, un peu lâche et tremblée, mais enfin recevable dans le commencement. Puis, au fur et à mesure que passent les années, elle s'écrase, se tourmente, se relâche encore, tremble davantage et finit par être illisible, couvrant la page de signes informes, de boucles qui ne se rejoignent plus, de lettres qui se relient ou se séparent avec la plus grande fantaisie. Les titres, cependant, garderont toujours leur même importance. Ils sont écrits à grandes majuscules dessinées avec un pinceau ou quelque large plume souple. Ils coupent à chaque instant la page de leur profusion magnifique, et j'imagine que pour dessiner une seule page de l'un de ses drames, ces pages qui contiennent la liste des personnages, par exemple, il fallait à notre Petit Clo des journées de travail.

Mais il avait le temps pour lui, comme on le voit bien par toutes ces copies qu'il a faites. Si nous revenons à nos Légendes, nous voyons que la plupart de ces récits ont été copiés intégralement de la *Bibliothèque universelle* que Blondel dut finalement connaître par cœur.

Mais il était trop curieux de tout et persuadé que tout avait de l'importance pour ne pas sortir de son projet primitif. En cours de route, il rencontre des documents historiques et il les consigne. Il trouve un renseignement sur nos minéraux ; il lui fait un sort entre une description de la maison du Diable et un récit d'une représentation à Stalden tiré de Töpffer. Dumas et Rambert voisinent avec un chapitre sur l'étymologie du Cervin, et le lecteur qui se donnerait la peine de lire attentivement ces huit volumes éprouverait la sensation d'un spectateur qui assisterait à la projection de films les plus disparates.

Jetons un coup d'œil, maintenant, sur la *troisième série* des œuvres complètes de notre compilateur.

Le titre en est encore : *Histoire nationale : Récits d'excursions, impressions de voyages, descriptions, etc.*, (1909). Le premier volume nous apprend par exemple qu'une petite statue de la Vierge, Notre-Dame de Bleusi, est une sentinelle avancée au pied de la Dent de Nendaz. Ici encore, nous n'avons affaire qu'à des copies d'articles de journaux. La *Gazette du Valais*, en particulier, fut largement mise à contribution. Récits d'ascensions, Zermatt, le Cervin, reviennent souvent sous la plume de cet alpiniste de bibliothèque. Il évoque, dans le tome deuxième, des catastrophes, des éboulements, les inondations du Rhône. Après avoir cité longuement Rousseau, il nous donne, avec une patience rare,

les altitudes de toutes les stations hôtelières du Valais. Parfois, la fatigue s'empare de lui. Alors, il colle simplement l'article du journal sur la page du grand cahier. Mais, vite il reprend sa plume et nous voici au Simplon, assistant à la rencontre des mineurs italiens et suisses, et Clo de citer les télégrammes et de recopier intégralement tous les discours qui furent prononcés.

Au troisième volume, nous trouvons beaucoup de notes d'archéologie et d'histoire. Il nous raconte comment s'est fondée la Garde Suisse du Pape. Il nous apprend que l'on a trouvé à Sion une hache de silex. La hache mérite bien sa petite place, mais voici tout à côté le programme in-extenso du parti conservateur valaisan et le menu du repas que l'entreprise du Simplon offrit au Roi d'Italie lors de l'inauguration du tunnel.

Si une place très large est faite aux chemins de fer par l'ancien secrétaire de l'ingénieur-contrôleur de la voie, les tramways n'intéressent pas moins ce fervent progressiste, et les pages qu'il consacre à l'inauguration du tramway Martigny-gare — Martigny-Bourg ne manquent pas de piquant. Nous n'y coupons d'aucun discours, ni des menus, ni de la liste des vins. Mais voilà maintenant les comptes de l'hôpital de Sion, centime après centime, et cela fait dix pages de chiffres que suivent des statistiques de l'Etat civil et la liste des donateurs après le tremblement de terre de Viège.

Le quatrième volume a plus de 800 pages et les chemins de fer y tiennent de nouveau une place de choix.

On le voit bien, il y aurait ample matière à recensement dans ces manuscrits interminables où la bonne volonté de l'auteur le dispute à la monotonie et à la poussière.

V.

Venons-en à la *quatrième série*. Le titre, dans le premier projet de Blondel, était le suivant : *La muse de la vallée du Rhône et du Simplon*. (Remarquez en passant que le Simplon lui tient singulièrement à cœur.) Puis, par la suite, quand il eut, comme Balzac, entrevu l'ampleur définitive de son œuvre, il le troqua pour le titre général d'*Histoire nationale : Poètes valaisans*. Ainsi, on saisit mieux le but que s'était proposé notre homme qui était de doter le Valais d'une vaste encyclopédie de toutes les richesses spirituelles du pays.

J'ai lu ou feuilleté six volumes de poèmes dus à des auteurs valaisans,

recueillis par notre Blondel ou écrits par lui-même, et je dois avouer que j'ignorais que nous fussions à la fois si riches et si pauvres, si riches en quantité, si pauvres en qualité. Je défie qui que ce soit d'extraire de ces deux mille pages un seul morceau vraiment valable, digne de passer à la postérité.

Est-ce la peine de faire ici l'inventaire détaillé de ces anthologies successives où finalement Blondel a recueilli à peu près tout ce que nos poètes ont écrit ? Je ne le crois pas. En revanche, je me permettrai de vous le présenter rapidement lui-même, en sa qualité de poète puisqu'aussi bien, dans chacun de ces six volumes, c'est lui qui apparaît le plus souvent.

Blondel poète... Il l'est comme il est historien, géographe, ornithologue ou dramaturge, avec une désarmante bonne volonté. Au collège, un maître de grammaire a dû lui apprendre à compter jusqu'à douze, sur les doigts, et, au douzième temps, stop ! C'est un vers. Mais il y a plus : la poésie est l'expression de beaux sentiments, de la Vertu (avec majuscule), de la Probité (avec majuscule), du Bonheur (avec majuscule); c'est fou ce qu'il y a de majuscules dans les vers de Blondel. Et malheureusement, il n'y a rien d'autre que des pieds laborieusement comptés, de beaux sentiments et des majuscules. Vous conviendrez peut-être que ce n'est pas assez pour faire de la poésie.

Dans le deuxième volume de ses *Poètes valaisans*, il fait précéder les morceaux qu'il cite d'une vaste salutation rimée qui vous donnera le ton de la poésie de Blondel :

Puisque dans mon cerveau la Muse a son empire
Je ne veux point rester un rebelle à sa voix ;
Jusqu'à mon dernier jour, j'essayerai ma lyre
Avant que sur ma tombe on y plante une croix.

Je chante dans mes vers la gloire des poètes
Qui ne sont plus, hélas ! de ce monde charnel ;
Ils jouissent en paix après bien des tempêtes
Du bonheur des élus, du bonheur éternel.

Qu'êtes vous devenus, amis de la Patrie ?
Amis du bon, du vrai, des célestes splendeurs ?
Qui tendrement aimés d'une épouse chérie
Vous alliez de l'Eden sonder les profondeurs !

Il salue ensuite Louis Gross et de Bons qui

ont travaillé dans ce monde éphémère
Pour la Science, l'Art et pour la Religion...

Il implore leur protection pour son entreprise, passe à Bérodi qui fit représenter sur la scène le martyr thébéen :

Tout Agaune écoutait, retenant son haleine,
Clergé, magistrats et bourgeois, plébéens...

Puis :

Besse, improvisateur, tu chantes la Patrie
Comme l'ami Roten, les héros du Valais ;
C'est pourquoi dans mon cœur ta mémoire chérie
En pensant à Léon rappelle les chalets...

Je pense que l'exemple est concluant. Et si vous doutez, voici la suite :

Oui, comme Jules Gross, le poète moderne,
Dirac et Darbellay, les heureux troubadours,
Vous aimiez tous les deux chanter à la citerne
Au réveil du printemps, des pinsons le retour.

Louis de Courten étant encor dans le jeune âge
Rêvait souvent l'*Automne* et la *Nuit* aux Mayens.
Et Charles In Albon sur un lointain rivage
Comme les anciens preux, foudroyait les païens...

Et il continue, salue ce fils de Mars qu'est le capitaine Emile Dubuis, en arrive à ce pur joyau :

Et puis Georges Bioley, par défaut de mémoire
Que j'allais oublier, l'ami de Louis Gross,
Son secrétaire aussi préparant son mémoire ;
Entre temps il avait parfois le cœur bien gros...

Et je pourrais, je vous le jure, être bien plus cruel encore.

Mais laissons-le à son bonheur, ce bonheur qu'il évoquait dans la dernière strophe de cette salutation :

Heureux d'avoir rempli ma mission difficile
Je quitterai ma Muse, hélas ! qui va languir !
Mais mon âme toujours étant calme et tranquille
D'un bonheur plus durable ira bientôt jouir.

Suivent alors, je le répète, deux mille pages de vers, de tous nos tourtereaux de l'élégie dont une *Ode à la Gymnastique* de Blondel lui-même qui est un chef-d'œuvre authentique de loufoquerie.

Mais à quoi bon insister ? Ni dans ses fables, ni dans ses innombrables acrostiches, ni dans ses chansons, ni dans ses opérettes, nulle part, nous ne trouverons une étincelle, une fleur, une source. C'est de la pâle rhétorique sans souplesse, sans grâce, sans une once de poésie.

Et voilà notre Petit Clo bien maltraité, lui si gentil, si inoffensif, si désireux de doter son pays d'une œuvre monumentale et utile. Qu'il me pardonne !

VI.

Fut-il plus heureux dans les sciences naturelles ?

Il a consacré, en effet, deux volumes de zoologie à l'instruction de ses compatriotes. Le titre de l'ouvrage est le suivant : *Ornithologie : description des oiseaux par LEC Blondel, membre de la société pour la protection des animaux. 1re édition. 1907.*

Je m'empresse d'ajouter que tous les volumes portent l'indication : « 1re édition ».

Dans la préface de l'ouvrage, l'auteur avoue son dessein. Il écrit :

Dans un but d'utilité publique et pour combler une lacune existante dans le catalogue de la bibliothèque cantonale, le soussigné a cru devoir prendre l'initiative de l'élaboration d'un ouvrage sur l'ornithologie pour inculquer à la jeunesse et répandre dans les écoles publiques les notions qui doivent leur faire comprendre l'utilité des oiseaux, surtout de ceux qui protègent les moissons.

L'auteur s'est entouré des renseignements puisés chez les praticiens, depuis nombre d'années, et de documents très anciens découverts dans ses voyages de la Suisse allemande et de la Suisse française.

En espérant que le Haut Conseil d'Etat voudra bien accueillir ce modeste travail en deux volumes avec la même bienveillance que les précédents, je forme les vœux les plus sincères pour la prospérité de la Patrie, des défenseurs de ses intérêts, et pour la multiplication des oiseaux, un des facteurs de la richesse nationale (*sic*).

Veuillez..., etc.

Cette épître est du 15 décembre 1907.

Après ces considérations, l'auteur nous présente d'abord des illustrations en couleurs, découpées dans les meilleurs ouvrages de l'époque, sans doute. Les oiseaux y sont présentés par ordre alphabétique. Puis, vient une introduction terriblement longue où il s'agit d'un automne triste, d'un hiver inclement, d'un printemps tardif, sur un ton de désolation profonde. Ce que cela signifie ? Je me le suis demandé avant vous. Et tout à coup, j'ai compris : c'est qu'il faut mettre des miettes de pain sur le bord des fenêtres.

Et nous voici enfin dans le vif du sujet :

De tous les êtres de la création, c'est l'oiseau qui occupe le plus spécialement l'attention de l'homme, c'est encore l'oiseau qui captive les loisirs des dames et des demoiselles et c'est l'oiseau qui fait les délices du chasseur.

Vous le voyez, cet ouvrage ne le cède en rien aux autres pour la bonhomie et la fervente inspiration. Par moment, nous songeons à Bouvar et Pécuchet. N'est-ce pas l'un d'eux qui écrit : « Les ailes servent aux oiseaux pour circuler dans les airs ? » La vigueur de cette remarque scientifique clora, si vous voulez bien, notre étude de l'œuvre de Louis-Elie Clo, alias Blondel, ornithologue.

Et je ne vous ai rien dit encore de Blondel chansonnier. Dans l'un

des recueils de *La Muse de la vallée du Rhône*, on trouve des chants égrillards, *Mme Angot ou Charlotte la Républicaine*, à côté de chansons en patois de Savièse, à côté de *Mon père avait 500 moutons*, de *Il pleut, il pleut, bergère*. Blondel note même la mélodie. Il nous donne une ébauche d'opéra qui semble bien être sorti de sa main : *Hector et Malvina, un amour dans les Alpes*, dont l'air est imité du Ranz des Vaches...

Tout ce qui se chante dans le pays, le meilleur et le pire, Blondel le recueille et là encore, nous avons bien l'image de son esprit incapable de choisir, de distinguer le bon du mauvais.

Je n'ai rien dit encore de Clo archéologue. Un gros volume en deux exemplaires porte, sous le titre général qui est encore *La Muse de la vallée du Rhône*, cette indication : *Archéologie du Valais* (1906). Une fois de plus, nous trouvons, dans la dédicace au Conseil d'Etat, l'écho des préoccupations de l'auteur :

S'il est une mission sacrée pour tout citoyen ayant à cœur le progrès intellectuel de son pays, c'est assurément celle qui tend à coopérer dans les limites de ses facultés, aux intentions généreuses, philanthropiques, des hauts pouvoirs constitués, pour le développement de l'instruction publique et des arts libéraux...

La première partie du volume contient un résumé de l'histoire du Valais ; la seconde, un « résumé descriptif, historique » par district.

En 1907, notre chercheur conçut l'audacieux dessein de donner au Valais un résumé de toutes les sciences, de toutes les connaissances dont peut s'enorgueillir un Valaisan. La première page de sa composition porte : *Le Chroniqueur de la vallée du Rhône et du Simplon. Petite revue encyclopédique du canton du Valais, par Lec Blondel. 1re édition, 1907.*

L'introduction, comme toujours, mérite d'être citée. Il y est dit :

En parcourant les divers catalogues de la Bibliothèque cantonale on a pu constater une lacune regrettable, c'est l'absence d'une revue encyclopédique du Valais renfermant en résumé les renseignements généraux sur les branches principales de l'économie politique et sociale.

... Sans doute, comme toute œuvre nécessitant des recherches scientifiques, littéraires, historiques, est sujette à rencontrer des obstacles avant d'entrevoir l'Eden convoité, l'auteur ne s'est pas dissimulé les inconvénients qui ralentiraient la réalisation de son projet, mais guidé par le patriotisme qui est son étoile polaire, il affronte la tempête et après avoir heurté contre des récifs, le voilier finit par amarrer et arriver à bon port.

Laissons-nous conduire à notre tour par l'étoile polaire et ouvrons ce gros in-folio. Comme les autres, ce sont d'épaisses pages collées avec de la farine, couvertes d'une écriture qui devient de plus en plus pénible. Après des considérations sur les *coutumes et usages*, l'auteur décrit la *Fête des Rois à Loèche*. Il nous entretient des amendes, des châtiments

corporels, des vêtements, de l'architecture. En voici un exemple. Dans sa note sur l'architecture, il écrit :

Dans les hautes vallées, une grande partie des habitations sont en bois de mélèze, noircies par le temps, couvertes en ardoises ou en bardeaux, percées en général de trous beaucoup trop petits.

Et c'est tout, le chapitre est clos, liquidé. Le lecteur est invité à passer à autre chose. A passer à l'hydrographie, où l'on trouve ce qu'offre le manuel le plus primaire, à passer à l'étude *Des règles de vivre*. Nous y voici. Nous apprenons tout d'abord que pour posséder une bonne santé, il faut manger avec modération, bien respirer et être propre. Avez-vous froid aux pieds ? Blondel vous réchauffera : « Mettez quelques gouttes d'essence de thérébentine dans les souliers et vous serez préservés du froid de pied. » Et contre les morsures de vipères, contre les morsures d'insectes, contre les fourmis envahissantes, il apporte des recettes efficaces. Souffrez-vous de rhume de cerveau, de névralgie faciale, de maux de dents, avez-vous un abcès, de l'albumine ? Blondel vous donne, cette fois, non pas une recette, mais une bonne adresse. Consultez « La Médecine nouvelle, 19, rue de Lisbonne, Paris ». Il n'y a pas moins d'une vingtaine de pages de recettes médicales dans cette encyclopédie valaisanne.

Puis, l'auteur, décidément universel, traite de l'agriculture, établit de subtiles distinctions entre les engrais, nous entretient des poules et il connaît des moyens excellents pour les faire pondre en hiver. Après les poules, les porcs et comment il faut les élever et comment il faut les engraisser, le tout avec d'abondantes illustrations.

Et les fruits encore, puis, tout de suite après les poires, un chapitre consacré à la littérature, c'est-à-dire des résumés de récits historiques de C.L. de Bons et des poésies de Blondel lui-même, un *Valère* et un *Tourbillon* que l'on trouve déjà en appendice dans sa brochure de *L'Avocatie*, en 1884.

Et ce n'est pas tout. Un chapitre sur la politique, un traitant de la minéralogie, un de la botanique, un des papillons, puis enfin des renseignements sur les tarifs des frais de justice en Valais, que clôt une épître dédicatoire finale en vers, épître qui figure dans une dizaine d'autres volumes déjà :

Je croyais pour toujours abandonner ma lyre..

Et enfin, car il faut bien finir, il y a un Blondel dramaturge. A un collégien qui l'interrogeait sur ses travaux, Blondel répondit un jour : « Je veux écrire un drame en douze actes, avec 365 personnages. » L'am-

bition est belle, un acte par mois, un personnage par jour de l'année. C'est une formule inédite.

D'autre part, l'état récapitulatif des manuscrits déposés aux Archives signale 5 volumes de drames nationaux. Je n'en ai trouvé qu'un seul. Il y a fort à parier que les autres soient restés à l'état de projets.

Un seul, mais qui compte. Voici son titre : *Histoire nationale. Ve série, 1er volume. — Le Cardinal Schinner et Georges Supersaxo. — Drame historique en 5 actes et 6 tableaux, par Blondel. — 1re édition, 1913. — Dédié au Haut Conseil d'Etat du Valais.*

Une longue lettre au Conseil d'Etat, conservée dans le manuscrit, nous apprend que nous ne tenons entre nos mains qu'une version non définitive de cette œuvre. L'auteur nous dit avoir refait quatre fois déjà cet ouvrage, qu'il est au point maintenant, mais qu'il a l'intention de le « traduire en vers ». Seulement, pour mener à bien cette tâche, comme « il ne vit pas que d'air, d'amour et d'eau fraîche et de poésie idyllique », il aurait besoin que le Conseil d'Etat continue de lui allouer des subsides. Faut-il croire que les subsides ne sont pas venus, puisque l'œuvre est restée à son état transitoire de drame en prose ?

C'est une énorme machine, sans aucune valeur scénique (les monologues, les récits y tiennent une place trop grande), qui relate les épisodes principaux de la querelle des deux grands Valaisans. Il y a des trouvailles surprenantes dans ce drame, par exemple le dialogue de deux paysans de Mühlebach qui, vers 1500, après avoir entendu un sermon (et le sermon est tout entier dans la pièce) de leur curé, se disent : « Il y a rien d'impossible qu'il devienne cardinal comme Napoléon I qui, de caporal est devenu général. » Ne trouvez-vous pas ce genre d'anticipation fort audacieux et d'un grand pouvoir magique ?

La couleur locale est respectée jusque dans le réalisme du langage. Madame Georges Supersaxo offre à Schinner « des rafraîchissements et un peu de comestibles pour restaurer votre estomac ». Plus loin, « une sommelière dépose sur une table, à gauche de la scène, une bouteille de *Bordeaux*, trois verres et des biscuits. Elle sort en faisant une révérence profonde. » Rien n'est laissé au hasard, dans cette pièce, ni la marque des vins, ni les biscuits, ni les révérences.

La pièce n'a jamais été jouée, parce que, sans doute, sa mise à la scène coûterait un peu cher. Songez qu'au premier acte, il y a un banquet de 66 invités avec 10 musiciens¹.

¹ Transcrivons ici ces lignes de M. J.-B. Bertrand (*Le théâtre populaire en Valais*, 1931, pp. 48 et 31) : « Clo, dit le petit Clo ou Blondel, a adapté à la scène

Mais il est temps de finir.

Historien, géographe, publiciste, versificateur, ornithologue, dramaturge, encyclopédiste, membre d'honneur et correspondant des concours poétiques de la France, rédacteur d'un almanach à l'unique exemplaire, auteur d'une brochure de 11 pages sur *L'Avocatie*, chercheur infatigable, Clo dit Blondel n'est pas arrivé à nous convaincre. Nous nous en excusons humblement auprès de lui, car il nous inspire la plus vive sympathie. Et puisqu'il nous entend sans doute du haut du ciel qu'il a bien mérité, nous achèverons ce petit portrait par la lecture de l'épithaphe qu'il s'est composée lui-même et qui n'est pas la moindre de ses œuvres poétiques :

Ici repose en paix qui fut Blondel poète,
Blondel archéologue, ardent historien,
Qui sema l'instruction, recueillit la tempête,
Qui s'attendait à tout et s'étonnait de rien.

Sur sa tombe, passants, ne versez point de larmes
Car il fut toujours gai comme Roger Bontemps.
Il ne connut jamais du monde que les charmes
Et prit les jours mauvais comme jours de beau temps.

Sur sa tête ont passé parfois bien des orages :
Impassible et stoïque, il sut y résister.
Suivant dans tous les cas les principes des sages
Il n'eut pas d'ennemi qui fût à redouter.

Il aimait ses parents, ses amis, son épouse,
Les enfants, Dieu surtout, sa sainte Religion.
Clara ne sera point de son bonheur jalouse.
Elle le rejoindra dans la belle région.

Et maintenant, amis, qui restez sur la terre,
Conservez de Blondel un pieux souvenir.
Si son corps doit quitter ce monde délétaire,
Son âme veillera sur vous dans l'avenir.

Maurice ZERMATTEN

quantité de personnages ou d'épisodes valaisans, d'après les nouvelles ou romans de Ch.-L. de Bons, Rambert, du Bois Melly, etc. » ; il « a mis sa muse à la disposition des principales célébrités valaisannes, mais comme il visait, hélas ! plus à la quantité qu'à la qualité, ses productions dramatiques sont mieux à leur place en portefeuille aux archives cantonales que sur les tréteaux. »